

THÉÂTRE DE LA BASTILLE

Direction **Jean-Marie Hordé**
76 rue de la Roquette 75011 Paris
Réservations : 01 43 57 42 14
www.theatre-bastille.com



COLLECTIF L'AVANTAGE DU DOUTE

Du 1er au 17 avril à 20h

Tarifs

Plein tarif : 25€

Tarif réduit : 19 €

Tarif + réduit : 15€

Durée du spectacle : 1 h 45

ENCORE PLUS, PARTOUT, TOUT LE TEMPS

Service presse

Emmanuelle Mougne

emougne@theatre-bastille.com

Tél. : 01 43 57 78 36

Port. : 06 61 34 83 95

DISTRIBUTION

Une création de

L'Avantage du doute

Mélanie Bestel

Judith Davis

Claire Dumas

Nadir Legrand

Maxence Tual

Scénographie

Kristelle Paré

Lumières

Mathilde Chamoux

Son

Isabelle Fuchs

Costumes

Marta Rossi

Accompagnement du travail**vocal**

Jean-Baptiste Veyret-Logerias

Régie générale

Jérôme Perez-Lopez

Presse

Irène Gordon-Brassart

06 15 89 85 77

Production - administration -**diffusion**

Marie Ben Bachir

www.lavantagedudoute.com

Production

L'Avantage du doute

Coproduction

Théâtre de Nîmes, Théâtre de Rungis,

Théâtre Jean Vilar – Vitry-sur-Seine,

Théâtre de la Bastille, le lieu unique –

centre de culture contemporaine de

Nantes, Théâtre Nouvelle Génération –

CDN de Lyon, L'Estive – Scène

nationale de Foix et de l'Ariège.

Soutien

Action financée par la Région Île-de-

France. Avec l'aide à la résidence du

conseil départemental du Val-de-Marne.

Avec le soutien du Fonds SACD –

Théâtre. La Vie brève -Théâtre de

L'Aquarium. La Villette.

ENCORE PLUS, PARTOUT, TOUT LE TEMPS

Y a-t-il un lien entre la crise environnementale et la domination masculine ?

La nouvelle création du collectif L'Avantage du doute interroge les logiques de puissance et de rentabilité en croisant ces sujets de société. Et c'est une véritable comédie ! Après quatre mises en scène, un film et une Occupation en 2018 au Théâtre de la Bastille, le collectif continue de se pencher sur des sujets politiques, abordés de manière intime. Partageant la responsabilité d'une parole engagée au plateau, les cinq acteurs-auteurs s'inventent des sortes de doubles d'eux-mêmes, pour raconter nos catastrophes : un rôti brûlé, un ours polaire perdu, des femmes fatales dévastées... Réalistes et poétiques, les scènes s'enchaînent, comme une grande conversation avec le public.

Elsa Kedadouche

L'AVANTAGE DU DOUTE

L'Avantage du doute est un collectif d'acteurs qui joue et écrit ensemble. La création de leur groupe a répondu à une nécessité partagée, politique au sens large, celle d'appartenir à un collectif. Les spectacles de L'Avantage du doute sont le fruit d'une écriture collective, et si chaque acteur ne dit pas exactement « ce qu'il pense » au moment où il prend la parole, il fait corps avec la pièce, qui prend en charge d'une façon ou d'une autre ses interrogations personnelles. C'est un travail d'acteurs- auteurs sans metteur en scène, libres, responsables et privilégiant le présent de la représentation, une conception du jeu dans un rapport direct avec le public. Chacune de leurs créations répond au même impératif : partir du monde d'aujourd'hui, pour en faire du théâtre, un théâtre « à hauteur d'homme ».

Depuis leur création, ils ont créé quatre spectacles (*Tout ce qui reste de la révolution, c'est Simon* en 2008, *La Légende de Bornéo* en 2012, *Le bruit court que nous ne sommes plus en direct* en 2015 et *La Caverne* en 2018) tous présentés au Théâtre de la Bastille.

Au printemps 2018, le Théâtre de la Bastille les accueille pour une *Occupation 2*. Ils ont parcouru à cette occasion dix ans de création collective à travers des soirées intitulées *Grande Traversée*, et également proposé trois *Veillées*, soirées à l'occasion desquelles ils ont invité des personnes rencontrées pendant les phases d'écritures de leurs spectacles (qui s'écrivent notamment à partir d'interviews) et qui les avaient nourris, marqués par leur capacité à vivre au quotidien selon leurs convictions politiques. Ainsi, ils explorent la façon dont l'intime et le politique se tissent dans nos vies, le plus souvent malgré nous.

Ils développent également ce thème dans des versions radiophoniques, lors d'ateliers avec des étudiants en école supérieure de théâtre, avec des acteurs amateurs, et également lors d'ateliers avec des plasticiens, des concepteurs de jeux vidéo destinés aux enfants d'écoles primaires. Parfois enfin, l'un de ses membres propose aux autres sa propre partition : les membres du collectif ont ainsi joué dans *La Caverne*, spectacle jeune public écrit par Nadir Legrand et dans le film de Judith Davis, *Tout ce qu'il me reste de la révolution* (2019), prix du jury au Festival francophone d'Angoulême.

Encore plus, partout, tout le temps est leur cinquième création.

ENTRETIEN

Laure Dautzenberg : *Qu'avez-vous voulu raconter avec ce nouveau spectacle* **Encore plus, partout, tout le temps ?**

Maxence Tual : L'un des points de départ a été tous ces discours autour de l'effondrement, évoquant une disparition programmée, inéluctable, de la civilisation telle qu'on la connaît, propos qui sont devenus très médiatiques avec les figures de collapsologues comme Pablo Servigne. Suite aux Trente Glorieuses, à la religion de la croissance, et aux théories de la fin de l'Histoire des années 90, notre génération a grandi dans l'idée qu'il y avait une forme de progrès permanent et infini. Et là, tout d'un coup, il y a cette projection d'un avenir confisqué. On se rend compte qu'on peut tout renverser, que le chemin de l'Histoire est une production hallucinante de déchets ; tout déborde, les ressources sont pillées, tous les éléments, l'eau, l'air, la glace, sont en train de disparaître. Et on est là, de plus en plus nombreux, à faire vivre cette machine. Face à ces nouvelles données, des questions se posent aux quaranténaires que nous sommes. Qu'est-ce qu'on transmet ? Comment parle-t-on de cela à nos enfants, si on en a ? Qu'est-ce que veut dire l'avenir ? Comment peut-on vivre ? S'inscrire dans le monde ? Est-ce que ce sont des questions politiques, des questions individuelles ? Parallèlement il y a eu *metoo*, soit une prise de conscience qui a amené le renouveau de tout un discours contre le patriarcat, la domination, et l'écrasement des femmes dans le monde et dans nos sociétés. C'est dans ce contexte-là qu'on a commencé à imaginer le spectacle qu'on voulait faire. Cela répondait à des colères à la fois individuelles et collectives, à des envies de transmettre quelque chose autour de ces questions. Ces désirs sont restés dans le spectacle en subissant des mutations puisque, comme d'habitude avec L'Avantage du doute,

chacun essaie de travailler des problèmes qui l'intéressent particulièrement, pour ensuite tisser ensemble les objets, les préoccupations, le texte de chacun. Maintenant, avec le Covid, j'ai cette angoisse énorme de me dire que nous avons créé la pièce juste trop tard pour pouvoir même la jouer !

Judith Davis : De mon côté, je suis partie de l'intuition que le productivisme et le patriarcat sont les deux faces de la même pièce, que la logique d'exploitation est aussi morbide en ce qui concerne les ressources de la terre que l'espace intime et privé du foyer et la vie domestique des femmes. Le postulat est de dire que le productivisme, qui a trouvé des formes politiques et économiques qui lui convenaient parfaitement avec le capitalisme, se fonde sur des esclavages qui taisent leur nom. Que ce soit celui des pauvres ou celui des femmes. Cela m'a passionnée de réintroduire la question du féminisme dans une lutte profondément anticapitaliste, amenant de nouveau un combat de générations, parfois avec des gens qui étaient autrefois nos alliés dans la réflexion, et créant des tensions, y compris dans notre propre groupe. En effet, au sein de notre collectif, l'articulation de ces deux questions a été un sujet brûlant et passionnant. Comment, face à deux hommes qui sont dans une sidération métaphysique liée au thème de la catastrophe, trois femmes essaient de jongler avec la bipolarité des thèmes du spectacle et de revendiquer, y compris au sein de la pièce, d'exister sur le même plan ? C'est stimulant d'avoir pu faire ça tous les cinq car L'Avantage du doute continue d'être, à son échelle et dans son processus de travail, un lieu de démocratie – mot que je m'efforce en ce moment de sauver de la poubelle...

ENTRETIEN

Nadir Legrand : C'est vrai qu'il y a eu une forme de conflit intérieur dans le collectif du fait que Maxence et moi défendions surtout la thématique de l'effondrement et Claire, Judith et Mélanie celle de la domination et de l'écrasement des femmes. Il a fallu qu'on joue pour se rendre compte que les thématiques étaient profondément imbriquées et qu'il y avait encore beaucoup de chemin à parcourir dans les deux cas. Pour ma part, cependant, ce que j'ai écrit dans ce spectacle est vraiment un écho de *La Caverne* qu'on a jouée au Théâtre de la Bastille en 2018. J'ai créé *La Caverne* pour essayer d'engager un dialogue avec les enfants autour du fait que j'étais stressé, en tant que parent, de la place grandissante des écrans, de la technologie, des objets issus de la société de consommation dans leur vie. Mais, en l'espace de deux ans, en travaillant sur ce projet, je me suis rendu compte que le problème est inverse. Cette génération, certes, grandit dans ce monde-là, mais elle est beaucoup plus lucide que notre génération, sans parler de celle de mes parents. Et cette lucidité engendre une colère, un sentiment de frustration, d'injustice. C'est de cela dont j'ai voulu parler, de cette peur soudaine de la manière dont les adolescents d'aujourd'hui vont nous inclure ou pas dans le monde de demain. Je me suis ainsi rendu compte, quand on a commencé à filer le spectacle, qu'on n'allait pas apprendre grand chose aux gens sur l'effondrement car cette pensée s'est répandue depuis qu'on a commencé à y réfléchir. Mais c'est un peu comme si on proposait aux gens de revivre ces moments où ils ont commencé à comprendre, appréhender, la dimension planétaire de ce qui était en train de nous arriver pour qu'ensemble, ensuite, on puisse en parler.

L. D. : *Comme toujours, il y a beaucoup d'humour dans votre spectacle. En quoi est-ce essentiel pour vous de maintenir cette tonalité ? Et comment l'avez-vous abordé cette fois-ci ?*

Nadir Legrand : Plus nous avançons dans l'écriture de ce spectacle, plus la dimension tragique de nos deux thématiques croisées pesait sur nous. L'enjeu n'est pas de faire subir aux spectateurs cette pesanteur mais ce n'est pas non plus de les faire regarder ailleurs alors qu'il y a un éléphant qui agonise dans notre salon. Pour dépasser les états de désolation et de déni qui nous traversent tous, surtout depuis le premier confinement, il faut absolument que nous parvenions à nous réinventer. Mais au bout d'un moment, on s'essouffle et on se demande : Où puiser l'énergie ? L'humour et le collectif peuvent être des moteurs surpuissants, avec des bilans carbone défiant toute concurrence. Plus que jamais, nous avons besoin de rire ensemble des situations tragiques dans lesquelles nous nous sommes enlisés. Rire de nous-même, de nos excès, de notre démesure, de notre perte de sens, pour exorciser les cauchemars qui nous hantent avant qu'ils n'atrophient notre désir de vivre et d'aller à la rencontre de l'autre. Pas d'un rire cynique, bête et blessant, mais d'un rire jubilatoire et fédérateur.

L. D. : *Avez-vous réalisé, comme vous le pratiquez souvent, un travail d'enquête documentaire, au-delà de vos lectures communes ?*

Judith Davis : Pour moi cela reste fondamental. Dans mon écriture, presque toutes les phrases viennent de ci, de là. Avec Mélanie nous avons fait tout un travail à Vitry-sur-Seine, dans des centres sociaux, des EPHAD.

ENTRETIEN

Nous avons animé un atelier intitulé *Les Faiseuses d'histoires*, emprunté au livre de Vinciane Despret et Isabelle Stengers¹. Et on a interrogé beaucoup de femmes. On s'est aussi beaucoup interviewés les uns les autres, et j'ai recopié de nombreuses discussions SMS entre les trois filles du groupe, qui mêlent par exemple dans un même message des couches de bébé qui débordent et des citations d'Hannah Arendt. Car Claire et Mélanie ont eu deux enfants entre le dernier spectacle et celui-là...

Nadir Legrand : Le documentaire a plus été intérieur pour moi. Je suis devenu végétarien et cette expérience m'a beaucoup inspiré...

L. D. : Maxence, vous êtes nouveau venu dans le collectif, comment avez-vous perçu le travail ?

Maxence Tual : On se connaissait déjà, parce que j'ai joué dans certaines tournées et que j'avais commencé la création du *Bruit court que nous ne sommes plus en direct*, que j'avais dû interrompre pour travailler avec Les Chiens de Navarre. Ce qui était effectivement nouveau pour moi était d'être à un endroit d'auteur, position qui m'inquiétait et me fascinait en même temps. J'ai dû prendre confiance en moi, écrire et travailler autrement, être dans d'autres rapports de travail... Avec Les Chiens de Navarre, il y a un processus de création collectif, mais il n'y a pas de travail solitaire, on est tous sur le plateau ensemble et on crée ensemble les spectacles. Là, il y a beaucoup de solitude pour un travail collectif. On est vraiment renvoyé à soi. C'était à la fois perturbant et passionnant ; et tout d'un coup le spectacle est là, de manière ultra-collective, alors qu'au départ je ne cessais de me

demander comment ça allait marcher, comment cela allait faire une pièce.

L. D. : Judith et Nadir, comment voyez-vous le chemin parcouru et l'évolution de votre travail ?

Nadir Legrand : On ne le dit jamais assez mais on est vraiment un collectif démocratique. Tout est décidé de manière collégiale, on participe à toutes les étapes, production, réalisation et ça tient depuis maintenant plus de dix ans. C'est toujours aussi difficile, exigeant, et ça nous fait grandir avec toutes les résistances que cela comporte, mais c'est très riche même si cette fois j'ai pour ma part souffert de la solitude et de l'abstraction nées du contexte, des réunions par zoom. Car si notre écriture part d'une forme d'intimité entre soi et soi, c'est en parlant, en travaillant avec les autres, en le partageant avec le collectif, qu'on arrive à comprendre ce qu'on voulait dire, et que notre écriture, assez intuitive, se valide... Mais plus précisément, ce qui est ambitieux par rapport aux autres spectacles qu'on a fait, c'est qu'on a travaillé dès le début avec une équipe de créatrices à la lumière, au son, à la scénographie, aux costumes. On s'est dit que la forme était un peu un sixième acteur que nous voulions intégrer dès le début. Cela faisait longtemps que nous en avions envie et nous avons enfin trouvé une méthodologie qui nous permet de construire des images qu'on aime. Quand on veut passer dans un ailleurs, quand on quitte la situation d'adresse aux spectateurs caractéristique de l'Avantage du doute, on peut vraiment basculer dans une autre dimension, dans la fiction, la poésie, le surréalisme pour certaines scènes.

¹ *Les Faiseuses d'histoire – Que font les femmes à la pensée ?* Vinciane Despret, Isabelle Stengers, Les Empêcheurs de penser en rond/La Découverte, 2011

ENTRETIEN

Judith Davis : Du coup, le spectacle travaille son décalage par rapport à « l'actualité ». L'onirique, le mythologique se sont invités. On a pu rêver, proposer une nuit à nos jours étriqués. Alors il y a un dîner en ville mais aussi une forêt, une banquise, un père et son fils en toge, un contre-jour crépusculaire où trois parques mystérieuses parlent linge sale et métaphysique. Un apéro entre amis, d'où les monstres peuvent surgir, faire peur et pleurer. Le travail formel a pu se faire sans trahir notre goût : défendre une apparente simplicité voire une forme de naïveté, qu'on aime car nous voulons rester dans une conversation en connivence avec le spectateur. Claire (Dumas) et Maxence (Tual) gardent un rapport à l'improvisation qui est aussi leur manière d'inventer, d'associer, dans une écriture à la fois automatique, surréaliste, complètement sur le présent. Il y a du présent tout le temps, des masques, des injonctions, des attestations qui trouent la représentation et permettent d'être de plain-pied avec le ici et maintenant, avec les clowns qui sont les leurs. Claire a ainsi construit un personnage de bouffon qui crée de la dérision, du danger, drôle ou punk selon l'humeur de ses impros.

Nadir Legrand : L'autre défi que nous avons eu à relever a été d'avoir une richesse scénographique tout en évitant autant que possible d'acheter des matériaux neufs afin d'être le plus cohérent possible avec notre sujet. Au final, la majeure partie de notre scénographie est issue d'éléments de décors qui nous ont été donnés ou prêtés et que nous avons transformés. Les matériaux récupérés ont été remodelés et détournés de leurs origines, de leurs fonctions premières et avec eux nous construisons notre puzzle

pendant la représentation. Par exemple, la façade d'un mur tombe et devient notre plancher de théâtre, nous jouons un dîner en ville en toges romaines et la forêt s'invite dans le spectacle sur une grande toile peinte, semblant venir tout droit du théâtre du XVIII^e siècle. Ce frottement entre les différents styles et conventions théâtrales apporte une dimension art-brut, poétique, qui, ajoutée à l'aspect très contemporain du sujet, donne je l'espère de la force et du relief au spectacle.

PARCOURS

Mélanie Bestel

Après avoir été assistante à la mise en scène de Michel Raskine, Mélanie Bestel entre au Compagnonnage. Elle garde de cette formation le goût de jouer, écrire et mettre en scène au cœur de bandes d'acteurs et travaille avec nÖjd ou tg STAN. Elle joue également dans des spectacles de metteurs en scène qui se posent la question de l'écriture de plateau, comme Gwenaël Morin, Christian Geoffroy-Schlittler ou Halory Goerger.

Judith Davis

Alors qu'elle termine ses études de philosophie, Judith Davis rencontre comme spectatrice le collectif d'acteurs flamand tg STAN. Elle change de vie et se forme à l'école de théâtre. Elle tourne assez vite pour le cinéma avec des réalisateurs comme Sophie Laloy, Carlos Saboga, Virginie Sauveur, Gérard Mordillat, Roger Mitchell, Roberto Ando, Arnaud Desplechin... Au théâtre, elle collabore avec l'artiste portugais Tiago Rodrigues et le québécois Mani Soleymanlou. Le collectif devient sa source d'inspiration principale lorsqu'elle décide d'écrire et réaliser son film, *Tout ce qu'il me reste de la Révolution*.

Claire Dumas

À la fin des années 90, à chaque rentrée scolaire, elle a rempli sur chaque quart de feuille de renseignements la mention « profession envisagée : professeur de français », puis elle a fait semblant d'aller à l'université pour obtenir, on ne sait comment, une licence de lettres modernes. À la faveur de la réussite d'un concours au Théâtre National de Toulouse, elle s'est trouvée face à son destin comme Sissi. Elle est donc devenue comédienne. Heureusement, elle a rencontré ses camarades du collectif avec qui elle a pu conjuguer le plaisir de jouer et celui d'écrire sur notre époque (et de ne pas porter que des robes à crinoline.)

Nadir Legrand

Nadir Legrand est parisien mais il grandit sur le plateau de Valensole, dans les Alpes-de-Haute-Provence. De retour à la capitale, il se forme en classe A3 théâtre puis à la classe-libre de l'école Florent. Il rencontre Éric Ruf et intègre sa compagnie d'EDVIN(e) en 1996. Il fait partie du collectif Les Possédés depuis sa première création en 2003 et de L'Avantage du Doute depuis la naissance du collectif en 2007. Il tourne dans plusieurs séries du petit écran et joue au cinéma notamment dans *Regarde-moi* de Marco Nicoletti et *Pourquoi tu pleures ?* de Katia Lewkowicz.

Maxence Tual

Parallèlement à des études de philosophie, Maxence Tual débute son parcours de comédien en 1996. Jean-Christophe Meurisse fait appel à lui quand il fonde la compagnie Les Chiens de Navarre en 2005. Depuis, il a participé à toutes ses créations. En 2008, il prend part à la création de *Profondo rosso*, ciné-spectacle autour de Dario Argento et Pier Paolo Pasolini avec le Surnatural Orchestra. Il joue sous la direction de Mikaël Serre dans *Requiem pour un enfant sage* de Franz Xaver Kroetz et dans *Cible mouvante* de Marius von Mayenburg. Depuis 2011, il collabore régulièrement avec le collectif L'Avantage du doute. En 2016, il joue sous la direction de Jean-Luc Vincent dans *Notes de cuisine* de Rodrigo Garcia. Au cinéma, il collabore à nouveau avec Jean-Christophe Meurisse pour son court-métrage *Il est des nôtres* et son long métrage *Apnée*. Il joue dans plusieurs films dont *Rodin* de Jacques Doillon, *Roulez jeunesse* de Julien Guetta, ainsi que dans la série *Ainsi soient-ils*.